



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Lucien

Divisé En Deux Parties

Lucianus <Samosatensis>

Amsterdam, 1597 [erschienen] 1697

Dialogues Des Dieux

urn:nbn:de:hbz:466:1-45077

PROMETEE. Tu conois Tétis : mais je ne veux point divulguer un secret qui doit faire ma délivrance.

MERCURE. Si cela est, tu as raison de n'en rien dire. Alons, Vulcain, je voy déjà l'oiseau qui vient fondre sur sa proye, & je voudrois que le liberateur fût aussi proche que le danger.

DIALOGUES DES DIEUX.

Le sujet touché dans l'argument du Dialogue précédent : du reste une partie des Fables est expliquée icy d'une façon gaye, qui aide beaucoup à les retenir.

DIALOGUE

DE PROMETEE ET DE JUPITER.

PROMETEE. **D**elivre-moy, Jupiter, je ne puis plus.

JUPITER. Que je te delivre, me chant ! Est-ce pour avoir fait ce beau chef-d'œuvre qui nous cause tant de mal, ou pour avoir dérobé le feu du Ciel, & trompé ton maître dans un festin :

PROMETEE. N'ay-je pas assez souffert, attaché depuis si long-tems au Caucase, & nourri dans les entrailles le plus cruel de tous les Vautours ?

JUPITER. Ce n'est pas la centième partie de ce que tu as mérité. Tu devois estre écrasé du Caucase, & non pas y estre attaché ; & n'avoir pas seulement le foye rongé par douze Vautours, mais encore les yeux & le cœur.

PROMETEE. Tu ne te repentiras point de m'avoir fait cette grace.

JUPITER. C'est que tu as envie de me tromper encore un coup.

PROMETEE. A quoy cela serviroit-il ? as-tu

oublié où est le Caucafé ? & n'as tu point d'autres moyens de me punir, quand celuy-là te manqueroit ?

JUPITER. Mais encore que me veus-tu dire ?

PROMETEE. Si je te dis où tu vas, me croiras-tu ?

JUPITER. Pourquoi non ?

PROMETEE. Tu vas coucher avec une Néréide.

JUPITER. Et puis, qu'en arrivera-t-il ?

PROMETEE. Il naîtra de vous un enfant qui te dépossèdera comme tu as fait ton pere ; pour le moins les Destins t'en menacent, c'est pourquoy tu feras bien de n'y point aller.

JUPITER. Je te croiray pour ce coup, puisque tu as si bien deviné. Que Vulcain te détache pour recompense.

DIALOGUE

DE JUPITER ET DE CUPIDON.

CUPIDON. **P**ardonne moy, Jupiter, si j'ay failly, je n'y retourneray plus ; faut-il tenir sa colere contre un enfant ?

JUPITER. Un enfant ? petit fripon, plus vieux que Japet, & plus subtil que Prometée.

CUPIDON. Je m'en raporte aux Peintres & aux Poètes qui me representent toujours de la sorte ; mais encore que t'ay-je fait pour me mal traiter ?

JUPITER. Tu le demandes, méchant, qui m'as rendu amoureux de toutes les femmes, sans qu'une seule soit amoureuse de moy ; si bien qu'il me faut tous les jours trouver mille inventions pour en jouir.

CUPIDON. C'est qu'elles te redoutent, & qu'elles craignent par respect de t'aprocher.

Ju-

JUPITER. Mais on ayme bien les autres Dieux, Apollon n'a-t-il pas esté chery de Branchus de Hyacinte ?

CUPIDON. C'est qu'il est beau & galant, avec tout cela, Dafné ne s'est jamais pû refoudre l'aymer, tant l'amour est une chose libre. Que si je voulois te parer & adoucir un peu la fierté de tes regards, je ne doute point que tu ne leur donnasses de la veüe; mais il faudroit pour cela quitter ton bouc & ton Egide.

JUPITER. Voudrois tu que je fisse des choses indignes de Jupiter ?

CUPIDON. Ne fais donc point amoureux.

JUPITER. Je le veus estre, mais sans toutes les foibleffes; toutefois je te pardonne pour ce coup.

DIALOGUE

DE MERCURE ET DE JUPITER.

JUPITER. Connais-tu Jö ?

MERCURE. Qui, la fille d'Inaque ?

JUPITER. Elle même; Junon l'a transformée en genisse, par jalousie, pour m'empêcher l'aymer, & l'a donnée en garde à un monstre qui dort jamais; car comme il a cent yeux, il y en a toujours quelqu'un qui veille. Mais tu es assez adroit pour m'en défaire; Va le tuer en la forest de Neme où il garde cette belle; & apres sa mort, tu amènes Jö par mer en Egypte où elle sera adorée sous le nom d'Isis. Je veus qu'elle préside aux vens & aux flots & qu'elle soit la Patronne des Nautonniers.

DIALOGUE

DE JUPITER ET DE GANYMEDE.

JUPITER. **B**Aise-moy, mon petit mignon, maintenant que nous sommes hors de danger, & que je n'ay plus ni bec, ni ongle.

GANYMEDE. Et que sont-ils devenus? N'es-tu pas venu fondre sur moy en forme d'Aigle, & m'enlever du milieu de mon troupeau? Comment es-tu devenu homme?

JUPITER. Je ne suis ni homme, ni aigle, mais le souverain des Dieux, qui me suis ainsi transformé pour te posséder.

GANYMEDE. Es-tu Pan? mais tu n'as ni cornes, ni jambes velées, ni flûte, qui sont les marques de ce Dieu.

JUPITER. N'en conois-tu point d'autres?

GANYMEDE. Non; mais nous sacrifions tous les ans à celui-cy, un bouc à l'entrée de la caverne; & pour toy, je croy que tu es quelque maquignon d'enfans, de ceux qui les enlèvent pour les vendre.

JUPITER. N'as-tu jamais oüy parler de Jupiter, & n'as-tu pas veu un Autel consacré sur le Mont Ida, à celui qui tonne & qui éclaire?

GANYMEDE. Quoy! c'est toy qui fais tout ce bruit qu'on entend là-haut, à qui mon pere sacrifie aussi tous les ans un belier? Et que t'avois je fait pour m'enlever? peut-estre qu'à cette-heure mes brebisfont mangées du loup.

JUPITER. Tu songes encore à tres brebis, maintenant que tu es Immortel & le compagnon des Dieux.

GANYMEDE. Quoy! tu ne me remettras pas aujourd'hui où tu m'as pris?

JUPITER. Non; car toute ma peine seroit perdue,

GA-

GANYMEDE. Mais mon pere se mettra en colere lors qu'il ne me verra plus, & me donnera foüier pour avoir abandonné mon troupeau.

JUPITER. Ne crain point, tu demeureras tousjours icy.

GANYMEDE. Je ne le veus pas, laisse moy aller, & je te promets pour recompense de te sacrifier l'honneur de nôtre troupeau.

JUPITER. Que tu es simple, & veritablement enfant ! Il faut oublier tout cela maintenant que tu es dans le Ciel, & en estat de faire du bien à ton pere & à ton païs, sans te soucier de leur colere. Car tu ne seras plus homme, mais Dieu ; & au lieu de lait & de fromage, tu vivras de Nectar & d'ambrosie, & verras reluire ton Astre dans le Ciel, plus dessus les autres.

GANYMEDE. Mais si je veus jöier, qui me tiendra compagnie ? car j'avois plusieurs petits camarades sur le Mont Ida.

JUPITER. Cupidon jöiera avec toy aux playes ; console-toy seulement, & ne songe plus à d'autres choses du monde.

GANYMEDE. Mais à quoy serviray-je icy ? a-t-il des troupeaux à garder ?

JUPITER. Tu seras l'Echanson des Dieux, & leur verseras le Nectar.

GANYMEDE. Est-il meilleur que le lait ?

JUPITER. Tu ne voudras plus boire d'autre chose lors que tu en auras goûté.

GANYMEDE. Et où coucheray-je la nuit ? Ira-ce avec mon petit camarade Cupidon ?

JUPITER. Non, mais avec moy, car c'est pour cela que je t'ay pris.

GANYMEDE. Ne scaurois-tu coucher seul ?

JUPITER. C'est qu'il y a du plaisir de coucher avec un bel enfant.

GANYMEDE. A quoy sert la beauté quand on faut dormir ?

JUPITER. Cela rend le sommeil plus agreable.

GANYMEDE. Mais mon pere se fâchoit toujours quand je couchois avec luy, & disoit que je ne faisois que remüer, & parler toute la nuit, & que je luy donnois des coups de pied; de sorte qu'il m'envoyoit le matin coucher avec ma mere. Si tu ne m'as donc enlevé que pour cela, tu peus bien me remettre où tu m'as pris.

JUPITER. Je t'aime bien de la sorte; car je te baisera alors tout mon soul.

GANYMEDE. Tu feras ce qu'il te plaira, mais pour moy, je dormiray cependant.

JUPITER. Nous en parlerons une autre-fois; Maintenant, Mercure, qu'on l'emmène, & qu'on luy fasse boire l'Immortalité, afin qu'il nous serve d'Echanson: mais apren luy auparavant à presenter le gobelet.

DIALOGUE

DE JUNON ET DE JUPITER.

JUNON. **D**epuis que tu as amené icy Ganymede, tu ne me caresses plus comme auparavant.

JUPITER. Es tu jalouse d'un si simple & si innocent garçon? Je croyois qu'il n'y eût que les femmes qui te pussent metre en mauvaise humeur.

JUNON. Tu ne te gouvernes pas mieux pour ce regard, ni d'une façon plus honête. Car je vous prie, est-ce une chose bien-seante au Maître des Dieux de se meramorfoser tous les jours, tantôt en or, tantôt en taureau, tantôt en Cygne, pour aller commettre sur terre des adulteres? Mais encore ne transportes-tu pas tes Maîtresses dans le Ciel, comme tu-as fait ce petit mignon de coucheze, que tu tiens toujours près de toy, sous pretexte d'en faire ton Echanson; comme s'il n'y en avoit point icy, & qu'Hebé & Vulcain fussent las de faire

* C'est un
signe du
Zodiaque.

leur charge, ou qu'on ne pût prendre à un besoin, le Verfeur d'eau.* D'ailleurs, tu ne prens jamais de fa main le verre, que tu ne le baifes luy-même en prefence de tout le monde, & l'on diroit que ce baifer t'est plus doux que le Nectar. Car souvent tu demandes à boire fans avoir foif, & feulemēt pour avoir un prétexte de le baifer, quelquefois tu le fais boire le premier, pour boire aprez luy, & le baifer en quelque forte en buvant. Il te faisoit beau voir l'autre jour joüer avec luy aux offelets, fans ton foudre ni ton Egide! Je ſçay tout, ne penſe pas m'en faire accroire.

JUPITER. Quel mal y a-t-il à baifer un bel enfant, & à joindre ce plaisir à celuy du Nectar? Si tu en avois goûté, tu ne me ferois plus ces reproches.

† Qui
aime les
garçons.

JUNON. Ce font-là des discours de † Pæderaste. il faudroit que j'euffe bien perdu l'esprit, pour aprocher ma bouche de celle d'un petit effeminé.

JUPITER. Tout effeminé qu'il est, il m'est plus agreable que.... Ne m'en fais pas dire davantage, & ceſſe de contrôler mes actions.

JUNON. Je te conſeille de l'épouſer pour m'ôter de ta tête, & ne pas te fâcher encore plus; Souvien-toy comme tu me traites pour luy.

JUPITER. C'est que tu voudrois que ton beau Fils nous ſervît à table, lors qu'il ſort de la forge tout couvert de ſuye & de ſueur, & que je le baiffaſſe en cet état, où il te fait horreur à toy même qui es ſon mere. Penſez qu'il feroit beau voir de renvoyer pour luy Ganymede, qui est ſi beau, & ſi mignon, & qui te fâche davantage, de qui les baifers ſont plus doux que le Nectar!

JUNON. Maintenant, que ce beau Fils est icy, rien te fait mal au cœur; mais tu ne t'en plains pas auparavant, & toute ſa ſuye, & ſa ſueur n'empêchoient pas qu'avec plaisir tu ne priſſes le verre de ſa main.

JUPITER. Ta jaloſie ne fait qu'accroître ta douleur, & mon amour. Fay-toy ſervir par Vulcain

cain,
pour
me de
mon
quer

D

JUN

JUP

de bo

admi

Ju

cét h

Ju

Ju

dence

Ju

car il

Ju

comm

qu'il a

de ter

voit a

regar

lie; n

passer

m'en

n'en n

courar

plaire.

Ju

plante

l'ait b

pour

ma ta

cain

caïn, si tu n'es pas bien-aise de voir Ganymede ; mais pour moy , je veus qu'il me presente à boire, & qu'il me donne à chaque fois dix baisers. Ne pleure point, mon mignon , je feray repentir tous ceux qui s'ataqueront à toy.

AUTRE DIALOGUE

DE JUNON ET DE JUPITER.

JUNON. **Q**ui penfes tu que soit Ixion ?

JUPITER. Un fort honête homme , & de bonne compagnie ; car fans cela, je ne l'aurois pas admis à ma table.

JUNON. C'est un insolent, qui n'est pas digne de cét honneur.

JUPITER. Qu'a-t-il fait ? Je le veus sçavoir.

JUNON. J'ay honte de le dire, tant son impudence est grande.

JUPITER. A-t-il voulu caresser quelque Déesse ? car il semble que c'est ce que tu veus dire.

JUNON. Moy-même. Je ne prenois pas garde du commencement à son amour ; mais à la fin voyant qu'il avoit toujous l'œil sur moy , & qu'il soupiroit de tems en tems , & laissoit couler des larmes ; buvoit aprez moy lors que j'avois bû , & en buvant me regardoit , & baisoit le verre ; je m'aperceus de sa folie ; mais j'eus honte de te le dire , & crus que cela se passeroit. A la fin , il a esté si insolent , que de m'en parler ; Alors , bouchant les oreilles , pour n'en rien entendre , je suis venue icy te le dire tout courant , afin que tu en fisses un châtiment exemplaire.

JUPITER. Voila un hardy maraut , de vouloit planter des cornes à Jupiter. Il faut que le Nectar l'ait bien enyvré ; mais c'est moy qui en suis cause , pour trop aimer les Mortels , & les faire manger à ma table. Car il ne se faut pas étonner si usant des

mêmes viandes, ils ont les mêmes desirs, & conçoivent de l'amour pour des beautés immortelles. Tu sçais quel tyran c'est que l'Amour.

JUNON. Il est vray qu'il est bien ton maître, & te méne bien, comme l'on dit, par le nez. Mais je voy bien pourquoy tu as pitié d'Ixion: C'est qu'il ne fait que te rendre ce que tu luy as prêté; Car tu as couché autre-fois avec sa femme, & en as eu Perithôus.

JUPITER. T'en souvient il encore? Sçais-tu quel est mon dessein? Ce seroit un grand suplice de le bânir pour jamais de nôtre présence. mais puis qu'il pleure & soupire, je suis d'avis.....

JUNON. Quoy! que je couche avec luy?

JUPITER. Non pas cela; mais quelque fantôme qui te ressemble, pour contenter en quelque sorte sa passion.

JUNON. Ce seroit le recompenser, au lieu de le punir.

JUPITER. Mais quel mal cela feroit-il?

JUNON. Il croiroit m'embrasser, & l'afront en retomberoit sur moy.

JUPITER. Mais il n'y auroit que luy de trompé; car quand nous formerions une nuë à ta ressemblance, ce ne seroit pas Junon.

JUNON. Comme les hommes ont souvent plus de vanité que d'amour, il s'iroit vanter d'avoir couché avec moy, & me perdroit de reputation.

JUPITER. Si cela arrive, je le precipiteray dans les enfers, où attaché à une rouë, il ne fera que tourner, sans prendre jamais aucun repos.

JUNON. Ce suplice ne sera pas trop grand pour son crime.

DIALOGUE

DE VULCAIN ET D'APOLLON.

VULCAIN. AS tu veu le petit Mercure, Apollon, comme il est beau & soûrit à tout le monde? Il fait assez voir ce qu'il sera un jour, quoy que ce ne soit encore qu'un enfant.

APOLLON. L'appelles-tu enfant? luy qui est plus vieux que Japet, en malice?

VULCAIN. Quel mal peut-il avoir fait, qu'il ne fait encore que de naître?

APOLLON. Demande-le à Neptune, à qui il a emporté le trident, & à Mars de qui il a pris l'épée; sans parler de moy à qui il a dérobé l'arc & les flèches.

VULCAIN. Quoy! un enfant encore au maillot?

APOLLON. Tu verras ce qu'il sçait faire s'il t'aproche.

VULCAIN. Il est déjà venu chez-moy.

APOLLON. Et ne t'a-t-il rien pris?

VULCAIN. Non, que je sçache.

APOLLON. Regarde bien par tout.

VULCAIN. Je ne vois point mes tenailles.

APOLLON. Je gage qu'on les retrouvera dans ses langes.

VULCAIN. Quoy, il est déjà si adroit ce petit voleur! Je croy qu'il a appris à dérober dans le ventre de sa mere.

APOLLON. Il a bien d'autres qualitez; Tu vois comme il cause, il sera un jour grand orateur, & même bon luteur, si je ne me trompe; car il a déjà donné le croc-en-jambe à Cupidon; Et comme les Dieux en rioient, & que Venus le prit pour le baiser, il luy déroba son Ceste, & eût emporté le foudre de Jupiter, s'il n'eût esté trop chaud, & trop pesant; mais il luy enleva son sceptre.

VULCAIN. Voila un hardy petit galand.

APOLLON. Il est aussi musicien,

VULCAIN. Comment cela ?

APOLLON. Il a fait un instrument de la coquille d'une tortue, dont il jouë en perfection jusqu'à me rendre jaloux, moy qui suis le Dieu de l'harmonie. Sa mere dit, qu'il ne dort pas même la nuit, & qu'il va jusqu'aux enfers, pour faire toujours quelque bêtin; car il a une verge de grande vertu, dont il rappelle les morts à la vie, & conduit les vivans au tombeau.

VULCAIN. C'est moy qui la luy ay donnée pour luy servir de jouët.

APOLLON. Il t'a pris tes tenailles pour récompence.

VULCAIN. Je suis bien-aisé que tu m'en fasses souvenir, je les va chercher dans son berceau.

DIALOGUE

DE VULCAIN ET DE JUPITER.

VULCAIN. VOICY une coignée bien tranchante que je t'apporte; Que veux-tu que nous en fassions ?

JUPITER. Fen-moy la tête en deux tout d'un coup.

VULCAIN. Tu veux voir si je seray assez fort pour l'entreprendre; Dy tout de bon, à quoy tu le veux employer.

JUPITER. A me fendre la tête par la moitié. Je ne ris point, & si tu ne m'obéis, tu verras comme t'en prendra; Frappe seulement de toute ta force; car la tête me fend de douleur, & je souffre les mêmes maux, que si j'estois en travail d'enfant.

VULCAIN. Pren garde que nous n'allions faire quelque sottise; Car je ne t'accoucheray pas si doucement qu'une Sage-femme.

JUPITER. Frappe seulement sans rien craindre, & me laisse faire le reste.

Vul.

VULCAIN. C'est bien malgré-moy ; mais qu'y feroit-on ? il faut obéir. Grands Dieux ! Je ne m'étonne pas si tu avois mal à la tête, y ayant une femme enfermée ; & encore une Amazone avec la lance & le bouclier ; C'est ce qui te rendoit si colere. Mais qu'elle est belle ! Donne-la moy pour récompense de t'avoir délivré si heureusement, puis-qu'elle est déjà en âge d'estre mariée.

JUPITER. Je le veus ; mais tu auras bien de la peine à la résoudre à t'épouser : car elle veut demeurer vierge toute sa vie.

VULCAIN. Laisse-moy faire, j'en viendrai bien à bout, pourveu que j'aye ton consentement.

JUPITER. Ne t'y frote pas, si tu es sage.

DIALOGUE

DE NEPTUNE ET DE MERCURE.

NEPTUNE. NE scauroit-on pas parler à Jupiter ?

MERCURE. Non, il est empêché.

NEPTUNE. Dy-luy que c'est moy.

MERCURE. Ne l'importune point, on ne le peut voir aujourd'huy.

NEPTUNE. Est-ce qu'il est avec Junon ?

MERCURE. Ce n'est pas cela.

NEPTUNE. Quoy donc ! avec Ganymede !

MERCURE. Encore moins.

NEPTUNE. Qu'a-t-il ? Je le veus sçavoir.

MERCURE. Il se trouve mal.

NEPTUNE. Dequoy ?

MERCURE. J'ay honte de le dire.

NEPTUNE. A moy qui suis son frere ?

MERCURE. Il vient d'accoucher.

NEPTUNE. Comment ! estoit-il hermafrodite ? Je ne m'en estois pas aperceu, ni qu'il eût le ventre plus gros qu'à l'ordinaire.

MERCURE. Aussi n'estoit-ce pas là qu'il avoit mal.

NEPTUNE. Où donc, à la tête? comme quand il acoucha de Minerve? Il a le chef bien fécond.

MERCURE. Non, à la cuisse.

NEPTUNE. Comment-cela? acouche-t-il par tous les endroits du corps?

MERCURE. Junon, par jalousie, a persuadé Semele qu'il aymoît, de coucher avec luy dans toute sa gloire; si bien que le feu de son foudre s'est pris au lambris de la chambre, & l'a consumée. Tout ce qu'on a pû faire en cette rencontre, c'a esté de sauver l'enfant; car elle étoit grosse; & de le mettre tout chaud, du ventre de la mere dans la cuisse de Jupiter, où il a chevé son terme. Il vient presentement de s'en delivrer, & est encore tout débile du travail.

NEPTUNE. Et qu'a-t-on fait de l'enfant?

MERCURE. Je l'ay porté à Nyffe, pour être nourry par les Nymphes du pays, qui l'ont nommé Dionysius du nom de son pere, & de celuy de leur Patrie.

NEPTUNE. Ainsi Jupiter est le pere & la mere de cet enfant?

MERCURE. Il est vray; mais je n'ay pas le loisir de t'en dire davantage; car je va de ce pas querir de l'eau; & le reste dont ont besoin les acouchées.

DIALOGUE

DE MERCURE ET DU SOLEIL.

MERCURE. **A**RET E-toy, Soleil, par l'espace de trois jours, & qu'il n'y ait, cependant, qu'une longue nuit; Que les heures détélent tes chevaux, éteins ton flambeau, & te repose.

LE SOLEIL. Voila des commandemens bien étranges ! Est-ce que j'ay manqué à mon devoir, que Jupiter, pour me punir, veut que la nuit triomfe du jour ?

MERCURE. Non, c'est qu'il en a besoin, pour une chose d'importance.

LE SOLEIL. Où est-il maintenant ?

MERCURE. Chez Alceme en Beocie.

LE SOLEIL. Et une nuit ne suffit pas pour contenter ses desirs ?

MERCURE. Non pas cela ; mais pour achever le Heros qu'il a commencé.

LE SOLEIL. Qu'il l'acheve à la bonne heure ; mais cela ne se faisoit pas du tems de Saturne. Il ne decouchoit point d'avec Rhéa, pour aler caresser la femme de son voisin ; Maintenant, pour une putain il faut bouleverser tout le monde. Cependant, mes chevaux deviendront rétifs faute d'exercice, & il naîtra des épines dans la carriere du Soleil. Les hommes languiront en tenebres : & tout cela, pour bastir ce beau Heros !

MERCURE. Tay-toy, qu'il ne t'en fasse repentir. Cependant, je va achever ma commission, & dire à la Lune qu'elle ne se hâte pas non plus, & au sommeil qu'il n'abandonne point les hommes ; de peur qu'ils ne s'aperçoivent de ce changement.

DI A L O G U E

DE VENUS ET DE LA LUNE.

VENUS. **D**E QUOY t'accuse-t-on, belle Courriere, d'arrêter quelque-fois ton char au milieu de ta course, pour aler visiter un Chasseur, & le contempler à ton aise lors qu'il est endormy sur les Montagnes de la Carie.

LA LUNE. C'est ton fils qui en est cause.

VENUS. Laissons-là ce petit insolent, qui n'épargne pas même sa mere, & qui m'a souvent contrainte de descendre sur le mont Ida, pour y caresser Anchise, ou sur le Liban en faveur d'Adonis, avant que Proserpine me l'eût ravy pour le posséder, quoique depuis touchée de mes larmes, elle me l'ait rendu pour moitié. * Je l'ay cent fois menacé de briser son arc & son carquois, & de luy couper les ailes, & le fessay bien l'autre jour avec un de mes patins, mais quoy ! il ne s'en souvient plus, si-tôt qu'il est échappé. Cependant, ce Chasseur est il beau ? car cela seroit de quelque consolation.

* C'est
qu'il étoit
la moitié de
l'année
aux en-
fers.

LA LUNE. Tu sçais qu'il n'y a point de laid en amour ; mais il est vray que je ne me puis lasser de le regarder, lors qu'au retour de la chasse, il étend son manteau sur l'herbe, & s'endort, appuyé d'une main sur son coude, & de l'autre, laissant negligentement tomber ses traits. Alors descendant sans faire bruit, & marchant sur la pointe des pieds, de peur de l'éveiller, je goûte, en approchant, le doux parfum de son haleine. Tu devines assez le reste, car tu sçais que c'est que d'aimer ; mais il est vray que je meurs d'amour.

DIALOGUE

DE VENUS ET DE CUPIDON.

VENUS. **R**egarde ce que tu fais, petit fripon, je ne parle point des desordres que tu causes dans le monde ; mais que ne fais-tu point dans le Ciel ? Tu changes Jupiter en cent façons ; Tu fais descendre la Lune en terre ; Tu arrestes le Soleil dans les prisons de Climene ; sans parler des affronts que tu me fais à moy-même qui suis ta mere. Mais tout cela seroit peu ; si tu ne t'estois aussi attaqué à la mere des Dieux, que tu fais courir toute forcenée sur le mont Ida, transportée d'amour pour son Atys, & s'enquerant de luy aux forets &

aux r
des L
pas p
sion
des p
ramb
mont
ches.
quelq
afron
fasse
font e
C
car se
ses L
est tr
geanc
ce qu
de la
V
de ce

Jup
coqui
Jupit
H
latan
E
de la
tous
H
vaud

aux rochers ; montée sur un char qui est traîné par des Lions , & suivye de ses Corybantes , qui ne sont pas plus sages qu'elle. Car les uns se font des incisions au coude ; les autres courent tout échevelés par des précipices ; Celui-cy sonne du cor , cet autre du tambour , ou des cymbales ; si bien que toute la montagne retentit de leurs cris & de leurs débauches. Je crains donc que cette Déesse , si elle retourne quelque jour en son bon sens , ne venge sur toy cet affront , ou qu'elle ne te tue en fureur , & ne te fasse déchirer par ses Lions , ou par ses Prêtres qui sont encore plus farouches.

CUPIDON. Je ne crains ni les uns , ni les autres ; car ses Prêtres sont trop effeminez , & j'ay aprivoisé ses Lions , & en fais ce que je veus. D'ailleurs , elle est trop empêchée à l'amour pour songer à la vengeance. Et puis , quel mal fais-je , de rendre aymable ce qui est beau ? Voudrois-tu que j'eusse guery Mars de la passion qu'il a pour toy ?

VENUS. Que tu es malin ! mais qu'il te souviene de ce que je t'ay dit.

DIALOGUE

D'HERCULE, D'ESCLAPE ET DE JUPITER.

JUPITER. N'AVEZ-vous point de honte de vous entrebatre ; comme des coquins , & de vous queréler jusqu'à la table de Jupiter ?

HERCULE. Est-il juste , mon pere que ce Charlatan passe devant moy ?

ESCLAPE. Non pas Charlatan ; mais le Dieu de la Medecine , qui vaut mieux cent fois que toy , & tous tes semblables.

HERCULE. En quoy est-ce , Imposteur , que tu vaudrois mieux que moy ? Est-ce pour avoir esté
frapé

frapé de la foudre pour ton beau ſçavoir ? car on ne t'a mis dans le Ciel que par pitié.

ESCLAPE. Il te ſied bien de me reprocher ma mort, après avoir eſté brûlé tout vif ſur le mont Oëra comme un criminel !

HERCULE. Mais c'a eſté volontairement, lors que j'eus purgé l'Univers de monſtres. Pour toy, qu'as tu jamais fait que l'Empirique, comme ces affronteurs, qui ſçavent quelques ſecrets par où ils ſont admirer ?

ESCLAPE. Tu-as raiſon ; car c'eſt moy qui te donnay de l'onguent pour la brûlure, lors que tu montas icy tout échaudé. Mais je n'ay jamais eſté comme toy, eſclave d'une Impudique, qui te faiſoit filer, & te ſouffletoit lors que tu manquois à ton devoir. D'ailleurs, je n'ay point tué ma femme, ni mes enfans comme tu as fait.

HERCULE. Si tu ne te tais, tu porteras la peine de ton insolence, & je te feray faire une cullebutte de ciel en terre, dont tu auras bien de la peine à guerir quelque excellent que tu ſois dans la Medecine.

JUPITER. Et moy, ſi vous ne vous arrêtez, je vous métray tous deux dehors par les épaules. Qu'Esculape paſſe le premier, puis-qu'il eſt le plus ancien.

DIALOGUE

DE MERCURE ET D'APOLLON.

MERCURE. QU'as-tu, Apollon, d'eſtre ainſi triste ?

APOLLON. Qui ne le ſeroit, eſtant ſi mal-heureux en amour.

MERCURE. Quel mal-heur t'eſt-il arrivé depuis la perte de Dafné ?

APOLLON. La mort d'Hyacinte.

MERCURE. Qui l'a tué ?

APOL

APOLLON. Moy même.

MERCURE. Estois-tu en fureur comme tu y es quelque-fois ?

APOLLON. Non ; mais comme je jouïois au pâlet avec luy , Zephyre jaloux de nôtre amitié , a emporté le pâlet , & luy en a cassé la tête. Je l'ay poursuivy vainement , jusqu'aux Montagnes ; car qui pourroit atteindre le vent ? Mais au retour , j'ay esté contraint de faire les funeraïlles de mes amours avec celles d'Hyacinte ; Toutes-fois , pour me consoler , j'ay fait naître de son sang une fleur , qui est illustre pour son odeur & pour sa beauté , & qui porte la marque de mes regrets & de mes plaintes ; mais je ne laisseray pas de le regretter toute ma vie.

MERCURE. Tu-as tort , Apollon ; Car ceux qui aiment les choses mortéles , se doivent resoudre à les perdre.

AUTRE DIALOGUE

D'APOLLON ET DE MERCURE.

MERCURE. C'EST une chose étrange , Apollon , que Vulcain ait épousé les plus belles de toutes les Déeses , & je ne sçay comme elles ont le courage de l'embrasser , lors qu'au retour de sa forge il est tout couvert de suye & de suie.

APOLLON. Il ya dequoy s'en étonner , & principalement à un Amant infortuné comme moy , qui suis un peu mieux fait que luy , pour ne rien dire davantage.

MERCURE. Vante maintenant ta beauté & ton harmonie , & moy ma force & mon adresse ; lors qu'il se faudra coucher , nous nous trouverons tous-seuls ; tandis qu'un miserable courtait de boutique tout estropié , caressera Venus & les Graces.

APOLLON. Encore as-tu eu quelque bonne fortune

tune

tune en ta vie, ce qui te peut servir de quelque consolation; car tu n'as pas autrefois déplû à Venus, en as eu l'hermafrodite: Mais moy, de deux personnes que j'ay servies, l'une a mieux aimé estre changée en arbre, que de me souffrir; & j'ay tué l'autre par mal-heur, en me joiuant. Mais, dy-moy; comment ces Déeses ne sont-elles point jalouses les unes des autres?

MERCURE. C'est que Venus passe son temps dans le Ciel, tandis que les Graces sont dans l'Isle de Lemnos avec Vulcain.

APOLLON. Penses-tu qu'il sçache les débauches de sa femme?

MERCURE. S'il les sçait? il n'en faut point douter; mais il n'en oseroit rien dire, car il craint la colere de Mars: Tu sçais comme les gens de guerre sont insolents, & particulièrement envers les Artisans comme luy.

APOLLON. On dit pourtant qu'il leur dresse quelque piège.

MERCURE. Je ne sçay; mais je voudrois estre pris.

DIALOGUE

DE JUNON ET DE LATONE.

JUNON. **V**eritablement, Latone, tu-as fait de beaux enfans à Jupiter!

LATONE. Nous ne pouvons pas toutes estre meres de Vulcain.

JUNON. Il est vray qu'il est boiteux; mais en cest estat Venus l'a bien voulu pour mary; car outre qu'il a enrichy le Ciel de mille feux, il s'est rendu illustre par l'excellence de son Art. Mais ta fille, d'un courage mâle, contre la bienséance de son sexe, va jusques qu'en Scytie égorger ses hôtes, plus crüelle mille fois que les Scytes; & ton fils est de tous métiers

Archer

Archer, Violon, Pöete, Medecin, & a étably des Bureaux de profetie à Delfes, à Claros, & à Didyme, où il se mêle de predire l'avenir, & surprend les simples par des Oracles trompeurs, qui ont toujours quelque porte de derriere, pour évader. Cependant, comme le nombre des sots est infiny, il s'enrichit de ses impostures; mais les plus sages reconnoissent bien la fourbe, & sçavent que ce grand Profete n'a pas sceu qu'il tiéroit son Hyacinte, & que Daphné le fueroit, malgré toute sa beauté & sa perruque d'or. Je m'étonne donc qu'on t'ait preferée à Niobé, & que tes enfans ayent esté jugez plus beaux que les siens.

LATONE. Ta jalousie ne peut souffrir qu'ils triomfent dans le Ciel, & soient célèbres, l'une par sa beauté, & l'autre par son harmonie.

JUNON. Tu me fais rire, de prendre ton fils pour un excellent Musicien, luy qui eût esté écorché en la place de Marfyas, si les Muses luy eussent fait justice. Pour ta fille, elle est si belle avec son visage de pleine lune, qu'Acteon fut devoré par ses chiens, pour l'avoir vetie toute nue; de peur qu'il ne fût le trompète, aussi bien que le témoin de sa laideur. Car pour sa pretendüe virginité, je n'en fais que rire, veu qu'elle ne pourroit faire le métier de Sage-femme, comme elle fait, sans quelque experience.

LATONE. Il te sied bien, Junon, d'estre altiere. estant compagne du lit & du trône de Jupiter; mais nous te verrons bien honteuse, lors qu'épris de l'amour de quelque mortele, il te quittera pour la posseder.

DIALOGUE

D'APOLLON ET DE MERCURE.

APOLLON. QU'as-tu à rire, Mercure?

MERCURE. Qui ne riroit, Apollon, d'une chose si plaisante?

APOL-

APOLLON. Conte-la moy, afin que j'en rie
mon tour.

MERCURE. Mars vient d'estre pris, couche
avec Venus.

APOLLON. Comment cela? fay-moy le rec
de cette avanture.

MERCURE. Il y a long-tems que Vulcain
doutoit de leur amour, & épioit l'heure de les sur
prendre. Il avoit donc mis autour de son lit des file
comme invisibles; & étoit allé travailler à son four
neau. Le galand prenant son tems en l'absence de
mary, est allé coucher avec sa maîtresse; mais le Sa
leil les a découverts, & en a averti Vulcain; de son
qu'il les a pris tous deux sur le fait, & les a enveloppés
dans ses rets. Venus toute confuse, tâchoit à cou
vrir sa nudité; Mars cherchoit à se dépêtrer; mais
comme il a veu qu'il n'en pouvoit venir à bout, il
eu recours aux prieres & aux menaces.

APOLLON. Et Vulcain l'a laissé échaper?

MERCURE. Bien-loin de cela, il a apellé tous les
Dieux, pour estre témoins de son des-honneur. Ce
pendant, ces pôvres Amans se voyans pris comme à
trébuchet, baïssoient la veüe & se couvroient d'une
voile de honte, comme pour cacher leur nudité.

APOLLON. Mais ce sot ne rougit-il point de
publier son infamie?

MERCURE. Il est le premier à en rire; Mais
pour en dire la verité, j'enviois la bonne fortune de
Mars, d'estre surpris couché avec la plus belle de toutes
les Déeses, & lié avec elle par des chaînes qui ne
pouvoient rompre.

APOLLON. Quoy! tu voudrois estre pris de la
sorte?

MERCURE. Qui en doute! Vien les voir en cet
estât, & si tu n'es de mon avis, je blâmeray ta froideur,
ou loueray ta continence.

DIALOGUE

DE JUNON ET DE JUPITER.

JUNON. J'AUROIS honte, Jupiter, d'avoir un fils yvrogne & effeminé comme le tien, toujours en la compagnie de certaines femmes furieuses, & qui sont plus mâles que luy; Enfin il ressemble mieux à tout autre qu'à son pere.

JUPITER. Mais cet effeminé a conquis la Trace & la Lydie, & assujéty les Indes, après en avoir fait le Roy prisonnier, avec tous ses Elefans. Et ce qui est de plus étrange, c'est qu'il a fait tout cela en sautant & dansant avec des femmes, au son du tambour & de la flûte, & le plus souvent yvre; Que si quelqu'un a osé parler de ses mysteres, il l'a pris dans ses cepts, & la mere même a déchiré son enfant. * Cela n'est-il pas grand, & digne de Jupiter? * *Agayé & Pan-tée.*
D'ailleurs, s'il est voluptueux & débauché, cela ne fait tort à personne, que ne feroit-il point étant sobre, puis-qu'il fait de si grandes choses étant yvre?

JUNON. Ne viendras-tu point loüer aussi l'invention de la vigne, après avoir veu les maux qu'elle cause, & qu'elle coûta la vie au premier à qui il fit ce beau present? †

† *Icare.*

JUPITER. Ce n'est pas le vin qui fait ces desordres, mais l'excès; car en le prenant modérement, il rend les hommes plus gays & plus vigoureux. Mais c'est la jalousie qui te fait parler, & le souvenir de Semele; puisque tu blâmes indifferemment ce que son fils a de plus beau.

DIALOGUE

DE VENUS ET DE CUPIDON.

VENUS. **D**Où vient, petit Amour, que tu domptes tous les dieux, & moy-même qui suis ta mère, & que tu ne peux rien sur Pallas, comme si pour elle ton carquois estoit sans flèches, & ton flambeau sans chaleur?

CUPIDON. C'est que je l'aprehende.

VENUS. Mais Mars est bien plus furieux, & tu ne l'aprehendes point.

CUPIDON. Il me rend les armes volontairement, & m'appelle à son secours; au lieu que Pallas me regarde de travers, & un jour qu'il m'arriva de l'aprocher, Si tu me touches, dit-elle, je te perceray de mon dard, ou te prenant par le pied, te précipiteray dans les enfers. D'ailleurs, elle a le regard terrible; & est effroyable avec son casque & son bouclier où l'on voit briller la tête de Meduse, coëffée de serpents.

VENUS. Mais tu crains Pallas & la Gorgone, & n'aprehendes ni Jupiter ni ses foudres; les Muses mêmes qui n'ont ni foudre ni Gorgone sont à l'épreuve de tes traits.

CUPIDON. C'est que je les respecte, & qu'elles ont quelque chose de venerable, outre qu'elles me divertissent par leurs chansons, & qu'il n'y a point d'aparance de rendre le mal pour le bien.

VENUS. Et Diane que t'a-t-elle fait?

CUPIDON. Elle a quelqu'autre amour dans la tête.

VENUS. Quel?

CUPIDON. Celuy de la chasse qui la fait broiller par les forets, où je ne la sçaurois suivre: Mais, pour son frere, quoy qu'il soit excellent Archer....

VENUS. Je sçay bien ce que tu veus dire; que tu l'as souvent blessé de tes dards.

LE JUGEMENT DE PARIS.

DIALOGUE

DE JUPITER, MERCURE, PARIS
& les trois Déeses.

JUPITER. **P**REN cette pomme, Mercure, & va en Phrygie vers le beau pasteur de Troye, qui pâit ses troupeaux sur le mont Ida ; Tu luy diras que je l'ay fait Juge de la Beauté, parce qu'il est beau & amoureux. Les Belles, il est tems de partir ; car je ne veus point estre Juge, entre ma femme & mes filles, puisqu'on ne peut prononcer en faveur de l'une, sans offenser les deux autres ; & je voudrois, s'il se pouvoit, que toutes trois remportassent la victoire. Mais vous n'avez rien à craindre, car outre que Paris est fils de Roy, & parent de Gany-mede, il est si simple & si peu malicieux, que vous ne devez point aprehender de paroître devant luy.

VENUS. Pour moy, mon pere, je ne refuserois pas même Momus pour Juge, & accepte celui cy, quel qu'il puisse estre ; car que pourroit-il reprendre en la Déesse de la Beauté ? Mais il faut qu'il agrée aussi à mes rivales.

JUNON. Nous prendrions à un besoin Mars pour Arbitre, quoy que ce soit ton galand.

JUPITER. Es tu de même sentiment, Minerve ? Quoy ! tu rougis, & baisses la veüe ? mais la pudeur sied bien aux filles, & je vois bien que tu en es contente aussi. Partez donc, à la bonne heure, & que les mal-heureuses ne s'en prénent point à leur Juge ; car vous sçavez que vous estes trois, & qu'il n'y a qu'une pomme.

MERCURE. Alons, & prenons le chemin de la Phrygie, je passeray le premier pour vous conduire, & vous me suivrez sans vous arrêter. Du reste, ne

craignez rien, Je conois Paris, il est honnête homme, & ne vous fera point d'injustice.

V E N U S. Que tu me plais de dire cela; mais dymoy, est-il marié?

M E R C U R E. Non; mais je croy qu'il a une maîtresse sur le mont Ida; toutefois, c'est quelque fille grossiere & mal-aprise, qu'il n'aime pas trop, à mon avis; mais pourquoy fais-tu cette question?

V E N U S. Je révois à autre chose.

P A L L A S. Tu t'aquites mal de ta commission, Mercure, d'entretenir celle cy separement.

M E R C U R E. Ce n'est rien; Elle me demandoit seulement si Paris estoit marié.

P A L L A S. Pourquoi cela?

M E R C U R E. Je ne sçay, elle dit qu'elle l'a fait sans dessein.

P A L L A S. Est-il marié en effet?

M E R C U R E. Je croy que non.

P A L L A S. Est-ce un simple vilageois, ou s'il aime la gloire & l'honneur?

M E R C U R E. Je pense qu'estant jeune, & fils de Roy, il seroit bien aise de se signaler dans les batailles.

V E N U S. Voy tu que je ne me plains pas de ce que tu l'entretiens toute seule; Venus n'est pas de ces humeurs queréleuses, & qui se fâchent de tout.

M E R C U R E. Il n'y a pas aussi de sujet de s'en fâcher; car elle me demandoit la même chose que vous; & je luy repondois de même. Mais tout en devisant, nous voicy arrivez en Frygie. Voila le mont Ida que je découvre, & vôtre Juge aussi, si je ne me trompe:

J U N O N. En quel endroit? je ne le voy pas.

M E R C U R E. A main gauche, sur la pente de ce côteau. Voila son troupeau & sa cabane.

J U N O N. Je ne voy pas le troupeau.

M E R C U R E. Regardez vis à vis de mon doigt. Ne voyez-vous pas sortir des brebis du milieu de ces rochers, & quelqu'un avec sa houlete qui les rassemble, depeur qu'elles ne s'écartent trop?

Ju-

JUNON. Je le voy, si c'est luy.

MERCURE. C'est luy-même. Mais puisque nous sommes si près, descendons, de peur de l'effrayer en venant tout à coup fondre devant luy.

JUNON. Je le veus. Maintenant que nous sommes descendües, que Venus marche devant; car elle doit sçavoir le chemin, estant venue icy souvent, chercher son Anchise.

VENUS. Je ne me pique point de ces reproches.

MERCURE. C'est moy qui vous conduiray; Car il me souvient, quand Jupiter estoit amoureux de Ganymede, que je venois souvent icy voir ce que faisoit ce petit mignon, & lors qu'il l'enleva, je volois autour de luy pour le soulever, & ce ne doit pas estre loin de ce lieu, veu que, s'il m'en souvient bien, il jouoit de la flûte sur ce roc, près de son troupeau, lors que Jupiter, changé en Aigle, le vint ravir, & mordant de son bec la Tiare, pour le tenir plus ferme l'emporta dans les nues tout étonné, & tournant la tête pour le regarder. Alors, j'amassay la flûte qui estoit tombée dans la frayeur; Mais salüons vôtre Juge que voicy. Bon-jour, le beau Pasteur.

PARIS. Et à vous le beau fils. Qui sont ces Dames que vous menez dans ces deserts? Elles sont trop belles & trop delicates, pour brosser parmy ces halliers.

MERCURE. Ce ne sont pas des Dames, Paris, ce sont des Déeses. Tu vois devant toy, Venus, Pallas, & Junon. Pour moy, je suis Mercure. Quoy! tu changes de couleur, & t'étonnes? Ne crains rien, nous ne sommes pas venus icy pour te troubler, mais pour te faire juge d'un différent qu'ont ces Déeses pour la beauté, parce que tu es sçavant dans les choses de l'amour. Du reste, le prix de la victoire est écrit autour de cette pomme.

PARIS. Que je voye? C'est pour la plus belle. Grands Dieux! comme pourroit un mortel juger de trois beautez immortelles! cela surpasse la capacité d'un berger, & si quelqu'un le pouvoit faire, ce seroit plutôt un courtisan, qu'un vilageois. S'il

faloit dire quelle est la plus belle de ces brebis ou de ces chèvres, je m'en aquiterois peut-estre bien ; mais voicy des beautez divines ; & si accomplies, quel œil a de la peine à se retirer de dessus l'une, pour contempler les deux autres, tant la veüe demeure atachée au premier objet, & le juge toûjours le plus beau. D'ailleurs, je suis tellement ébloüy de tant de clartez, qu'il me semble que je n'ay pas assez de deux yeux, & je voudrois estre tout œil, comme Argus, pour les pouvoir mieux contempler ; outre que l'une estant femme de Jupiter, & les deux autres ses filles, il ne faut pas seur de se mêler de leur différent.

MERCURE. Mais Jupiter le commande, & ses ordres sont inviolables.

PARIS. Que les mal-heureuses donc n'en accusent que leur mal-heur, & ne s'en prennent point à moy.

MERCURE. Elles l'ont promis, il ne reste plus qu'à juger.

PARIS. Il le faut faire, puis-qu'on ne s'en peut défendre ; Mais je voudrois bien sçavoir si on les peut voir toutes nues, car il est difficile d'en bien juger autrement.

MERCURE. C'est à toy qui es le Juge, d'en ordonner.

PARIS. Si cela est, je les veus voir toutes nues.

MERCURE. Deshabiliez-vous, vôtre Juge le commande, & tandis qu'il vous regardera, je tourneray la tête de l'autre côté.

VENUS. Tu as raison, Pâris, de nous vouloir voir toutes nues, * je te va montrer que je n'ay pas seulement quelque partie du corps agreable, comme mes rivales, mais que je suis également belle par tout.

PALLAS. Ne la regarde point, Pâris, qu'elle n'ait défait sa ceinture ; car c'est une magiciene, qui y tient quelque charme enfermé. Elle ne devoit pas aussi venir parée & ajustée en Courtisane, mais se laisser voir toute nue & sans artifice.

PARIS. Elle a raison ; ôtez vôtre ceinture.

* Il fait allusion aux épitètes qu'Homere leur donne.

V
l'hon
Crain
fort
P
V
Ju
P
Que
qu'il
de Ju
a les f
felic
encon
ble,
V
P
autres
Ju
il res
prix d
Roy
P
vous
Pallas
P
rendr
P
Roya
rien à
messe
armes
V
les pi
defaut
comm
chers,
la fleur
Car à

Ve.

VENUS. Que Pallas ôte donc son casque, dont l'horrible crête est capable d'épouvanter un berger; Craint-elle que ses yeux bleus ne soient pas assez forts sans armes?

PALLAS. Tien, voila mon casque.

VENUS. Tien, voila ma ceinture.

JUNON. Hâtons-nous de nous deshabiller.

PARIS. Dieu! Que de beautez & de merveilles! Que celle-cy a d'éclat, & cette autre de majesté: & qu'il paroît bien que l'une est fille & l'autre femme de Jupiter! Mais que la dernière a d'apas, & qu'elle a les façons aimables & attrayantes! Ah c'est trop de félicité pour un mortel! Toutefois, je les veus voir encore séparément; car en les voyant toutes ensemble, on est si confus, que l'on ne sçait que choisir.

VENUS. Je le veus.

PARIS. Que Junon demeure, & que les deux autres se retirent.

JUNON. Quand tu m'auras bien regardée, Paris, il reste encore quelque chose à considérer. C'est le prix de la victoire; car si tu me l'adjuges, je te feray Roy de toute l'Asie.

PARIS. Je ne suis point ambitieux; mais je ne vous feray point d'injustice. Retirez-vous; Que Pallas s'approche.

PALLAS. Si tu Prononces en ma faveur, je te rendray invincible.

PARIS. Je ne me pique point de valeur, & le Royaume de mon pere est en paix; mais vous n'avez rien à craindre, je ne me laisse corrompre ni par promesses, ni par presens, reprenez vos habits & vos armes. Que Venus s'avance.

VENUS. Me voila. Regarde-moy bien depuis les pieds jusqu'à la tête; car je n'ay pas le moindre défaut. Il y a long tems que te voyant jeune & beau. comme tu es, j'ay pitié de te voir confiné dans ces rochers, sans venir aux villes ni aux Assemblées, & passer la fleur de ton âge parmy les bêtes dans des solitudes. Car à quoy te peuvent servir ces arbres & ces deserts,

& quel avantage tirent tes troupeaux de ta beauté? Ne devrois-tu pas avoir déjà une maîtresse, non pas quelque païsane mal-faite, mais quelque belle Grecque d'Argos, de Sparte, ou de Corinte, telle qu'est maintenant Helene, l'honneur de son sexe, comme Paris l'est du sien, & comme luy, capable d'aimer. Si elle t'avoit veu une fois, je sçay qu'elle quitteroit tout pour te suivre. N'en as-tu jamais ouïy parler?

PARIS. Non, mais je serois bien-aisé d'en prendre quelque chose.

VENUS. Elle est fille de cette Belle, dont Jupiter amoureux, se changea en Cygne pour la posséder.

PARIS. Et comment est-elle faite?

VENUS. Tu peux croire qu'elle n'est pas moins estant née d'un Cygne, ni grossiere, estant éclosée de la coquille d'un œuf. Si tu l'avois veüe lûter toute nue, à la façon de son pàys, tu serois épris de sa gentillesse & de sa grace. On a déjà entrepris des guerres pour l'amour d'elle; car Tesée la ravit qu'elle n'avoit encore que dix ans. Depuis, elle est crüe de sa beauté avec l'âge, & a attiré sur elle les yeux de toute la Grece. Mille Amans l'ont recherchée; mais Menelaus a esté preferé à tous ses rivaux; toutefois je te la donneray, si tu veus.

PARIS. Comment cela, si elle est mariée?

VENUS. Ne t'en mets point en peine, ce sont les tours de mon métier; mais tu n'es encore qu'un innocent.

PARIS. Comment feras tu? Je te prie de me le dire.

VENUS. Tu iras en Grece sous pretexte de voir le pàys; & si tôt que tu seras arrivé à Lacedemone, Helene te voudra voir; laisse-moy faire le reste.

PARIS. Cela me semble incroyable, qu'elle veuille quitter son mary & sa patrie, pour suivre un étranger & un inconnu.

VENUS. Jay deux fils, dont l'un rend aimable, & l'autre amoureux, j'en mettray l'un dans tes yeux, & l'autre en son cœur. Après cela, nous en viendrons à bout.

à bout aisément; car je te donneray encore les Graces pour t'accompagner.

PARIS. Je ne sçay ce qui en arrivera; mais je brûle déjà de la voir, & il me semble que je voyage en Grece, que j'arrive à Sparte, que je l'enleve & l'emmeine à Troye; & j'enrage que tout cela n'est déjà fait.

VENUS. Ne te hâte point, que tu ne m'ayes donné la pomme; car il faut que je sois gaye en ta compagnie; autrement nous ne ferons rien qui vaille. Mais après cela, nous célébrerons ensemble tes noces, & ma victoire.

PARIS. Mais si tu me trompois aussi?

VENUS. Veus-tu que je t'en jure?

PARIS. Non; mais promets-le encore un coup.

VENUS. Hé bien, je promets de te donner cette belle pour maîtresse; d'estre moy-même ta guide, & de conduire toute l'entreprise.

PARIS. Et tu ameneras aussi les deux Amours & les Graces?

VENUS. Et le desir même, & l'Hymenée.

PARIS. Reçoy la pomme, & te souvien de tes promesses.

D I A L O G U E

DE MARS ET DE MERCURE.

MARS. **A**S-tu oüy la rodomontade de Jupiter, Que si nous le fâchions, il jetteroit une chaîne du ciel en terre, avec laquelle il atireroit à soy les hommes & les élemens, par un si violent effort, que quand tous les Dieux tireroient contre, ils ne seroient pas si forts que luy? Veritablement, il n'y a pas un de nous qui ne luy cede en particulier; mais de s'imaginer que tous ensemble nous ne le vaillions pas bien, il me semble qu'il y a & de l'orgueil à le croire, & de la

vanité à le publier. Car on sçait qu'il eut bien de peine à se tirer des mains de Neptune, de Junon & Minerve, qui le vouloient échâner, & qu'il fut contraint, pour se sauver, de faire mille tours de souples. Encore si Tétis ne luy eût amené Briarée, qui le devra avec ses cent bras, je ne sçay ce qui en fût arrivé & s'il n'eût point esté pris avec toute la force & l'adresse.

MERCURE. Tout beau, n'en dy pas davantage car il n'est seur ni à toy de dire ces choses, ni à moi de les entendre.

MARS. Je sçay bien à qui je m'adresse, & que c'est à une personne qui sçait aussi bien se taire que parler.

DIALOGUE

DE PAN ET DE MERCURE.

PAN. **B**on-jour, mon pere.

MERCURE. Bon-jour, mon fils; mais es tu qui m'apelles ainsi? car à voir comme tu es fait tu ressembles mieux à un bouc, qu'à un Dieu.

PAN. Tu te fais plus de tort qu'à moy, de me traiter de la sorte. Ne te souvient il plus de cette belle fille que tu forças en Arcadie? Qu'as-tu à te montrer les doigts? c'est Penelope, la fille d'Icare.

MERCURE. Et d'où vient qu'elle t'a fait ainsi cornu, avec une barbe, une queue, & des pieds de Chèvre.

PAN. C'est que tu t'étois metamorphosé en Bouc pour la surprendre.

MERCURE. Il m'en souvient; mais j'ay honte de l'avoir.

PAN. Je ne te feray point de deshonneur; car on te qu'on m'adore en Arcadie, où je possède mille troupeaux; Je suis illustre dans la Musique, & j'ay fait paroître ma valeur en la Bataille de Maranton;

bien que les Ateniens m'ont donné pour recompense une grotte sous leur forteresse ; où si tu viens jamais, tu verras comme j'y suis honoré.

MERCURE. N'es-tu point marié ?

PAN. Non.

MERCURE. Je ne m'en étonne pas ; car qui voudroit d'un animal fait comme toy ?

PAN. C'est qu'estant de complexion fort amoureuse, je ne me pourrois passer d'une seule femme.

MERCURE. Tu caresses donc les Chèvres ?

PAN. Ne me dis point d'injures. Echo, Pitys, & toute la troupe des Baccantes sont amoureuses de moy,

MERCURE. Sçais-tu ce que je desire, pour recompense de t'avoir donné la vie, C'est que tu ne m'appelles jamais ton pere ; mais ne laisse pas de m'embrasser pour ce coup. Adieu.

DIALOGUE

D'APOLLON ET DE BACCHUS.

APOLLON **Q**ui croiroit jamais que Cupidon, Priape, & Androgyne fussent freres, estans si differens & d'humeur & de visage ? Car l'un est le plus petit & le plus puissant des Dieux ; & des deux autres, le dernier n'est ni mâle ni femelle ; & le premier est un vergalant.

BACCHUS. Cette diversité vient de celle de leurs peres, quoy que tous les jours on en voye d'aussi grande entre ceux qui sont nez de même pere & de même mere.

APOLLON. Ce n'est pas entre Diane & moy, qui prenons tous deux les mêmes plaisirs, & les mêmes exercices.

BACCHUS. Mais elle égorge ses hôtes en Scytie, & tu fais le Medecin en Grece ; cela ne s'acorde pas.

APOL-

plus, c'est que la nuit même, lors que tout le monde se repose, il me faut aler mener un convoi de morts aux enfers, & assister à leur jugement, comme si tout le jour, je n'estois pas allés occupé à faire le métier de Sergent, d'Athlete, d'Orateur, & plusieurs autres semblables. Castor & Pollux se reposent tour à tour, mais moy je ne repose jamais, & ne fais que courir haut & bas, tandis qu'Hercule & Bacchus, qui ne sont pas fils de Déesse, comme moy; mais nez de chetives & miserables mortelles, se donnent du bon tems à la table de Jupiter. Je viens de quitter tout presentement la fille d'Agenor à Sidon, & voila qu'on me renvoye à Argos vers Danaé; encore m'a-t-on dit que je visse, en Passant, Antiope en Béocie, mais je l'ay refusé tout à plat, & quelque-fois je voudrois être vendu pour esclave, afin de changer de maître.

MAYA. Quite cette pensée, mon fils, il faut obéir à son Pere, & travailler tandis qu'on est jeune. Hâte-toy d'executer ses commandemens; car tu sçais qu'il est colere, & que les Amoureux sont impatiens.

DIALOGUE

DE JUPITER ET DU SOLEIL.

JUPITER. QU'AS-TU fait, mal-heureux, d'avoir donné ton char à conduire à un jeune étourdy, qui a brûlé la moitié du monde, & gelé l'autre; desorte que si je ne l'eusse abatu d'un coup de foudre, c'étoit fait du genre humain.

LE SOLEIL. J'ay failly, Jupiter, je l'avoüe, pour n'avoir pû éconduire un fils; ni souffrir les larmes d'une maîtresse; mais je ne croyois pas qu'il en dût arriver tant de mal.

JUPITER. Ne sçavois-tu pas bien quelle estoit la fougue de tes chevaux, & que pour peu qu'ils vinsent à quitter leur route, tout estoit perdu?

LE SOLEIL. Je le sçavois bien ; c'est pourquoy je mis moy-même Phæton sur mon char, & je donnay toutes les instructions necessaires ; mais les chevaux n'ayans pas senty leur conducteur, ont tiré le frein aux dents, & il a esté ébloüi de la splendeur de la lumiere, & épouvanté de l'abîme qu'il voyoit sous ses pieds. Mais il est assez puny, & moy aussi, par son supplice.

JUPITER. Ouy bien luy ; mais non pas toy, pardonne, toutefois, à la tendresse d'un pere, mais c'est à la charge que tu n'y retourneras plus ; autrement, je te feray sentir que le feu de mon tonnerre est bien plus chaud que le tien. Cependant, donne ordre que les sœurs de Phæton l'enfouissent sur les bords de l'Eridan où il est tombé ; & pour récompense, je les changeray en peupliers d'où découlera l'ambre, pour symbole de leurs larmes. Du reste, ramasse ton char, dont le timon est rompu, & l'une des roues fracassée, puis repren ta route, que tu auras fait de peine à garder après un si funeste accident ; mais souvien-toy de ce que je t'ay dit.

DIALOGUE

D'APOLLON ET DE MERCURE

APOLLON. NE me sçaurois-tu apprendre à distinguer notre Castor & Pollux ? car je me m'y trompe toujours, à cause de leur ressemblance.

MERCURE. Celuy qui estoit hier avec moi, c'est Castor.

APOLLON. Comment les peus-tu distinguer estans si semblables ?

MERCURE. Pollux a le visage meurtry de coups qu'il a reçeus à la lute, & particulièrement de Béryx au voyage des Argonautes.

APOLLON. Tu me fais plaisir de m'apprendre

cette particularité ; car voyant à chacun sa moitié d'œuf, son cheval blanc, son javelot & son étoile, je les confondois toujours ; mais dy-moy, Pourquoi ne font-ils pas tous deux à même tems dans le ciel ?

MERCURE. C'est qu'ayant esté ordonné que des deux fils de Léda, l'un seroit mortel & l'autre immortel, ils ont partagé le bien & le mal comme de bons freres, & ainsi meurent & vivent tour à tour.

A POLLON. C'est un grand obstacle à leur amitié, car ainsi ils ne peuvent jamais ni se parler ni se voir. Mais encore, quel métier font-ils ? car chacun de nous a le sien. Je suis Profete, mon fils Medecin, ma sœur Sage-femme, toy Athlete. Ceux-cy ne font-ils que boire & manger ?

MERCURE. Ils aident aux matelots, pendant la tempête.

A POLLON. C'est un métier bien necessaire, pourveu qu'on s'en acquite bien.

DIALOGUES

DES DIEUX MARINS.

Le sujet de ces Dialogues est le même que celui des precedens, qui est de se rire de l'opinion qu'on avoit des Dieux, & de tourner toute la Theologie Payenne en raillerie.

DIALOGUE

DE DORIS ET DE GALATÉE.

DORIS. **O**N dit que Polyfème est amoureux de toy, Galatée, Tu as-là un beau galant.

GALATÉE. Ne t'en moque point, Doris, tel qu'il est, il est fils de Neptune.

DORIS. Quand il seroit fils de Jupiter, la naissance ne fait rien à la beauté. Il est velu comme un Ours, & n'a qu'un œil.

GA